

ALAIN

En lisant
DICKENS

nrf

GALLIMARD

EN LISANT DICKENS

ŒUVRES D'ALAIN

nrf

RECUEILS DE PROPOS

- ÉLÉMENTS D'UNE DOCTRINE RADICALE.
(165 Propos.)
- PROPOS SUR LE BONHEUR.
(93 Propos.)
- PROPOS D'ÉCONOMIQUE.
(90 Propos.)
- SENTIMENTS, PASSIONS ET SIGNES.
(82 Propos.)
- LES SAISONS DE L'ESPRIT.
(91 Propos.)
- ESQUISSE DE L'HOMME.
(99 Propos.)
- PRÉLIMINAIRES A L'ESTHÉTIQUE
(101 Propos.)
- SUITE A MARS.
(2 vol. contenant 337 Propos.)
- VIGILES DE L'ESPRIT.
(100 Propos.)

AUTRES OUVRAGES

- MARS OU LA GUERRE JUGÉE.
SYSTÈME DES BEAUX-ARTS.
- VINGT LEÇONS SUR LES BEAUX-ARTS.
LES IDÉES ET LES AGES.
ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE.
- ENTRETIENS AU BORD DE LA MER.
(Recherche de l'entendement.)
LES DIEUX.
SOUVENIRS
CONCERNANT JULES LAGNEAU.
HISTOIRE DE MES PENSÉES.
- LETRES AU DOCTEUR H. MONDOR
SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.
(h. c.)
- COMMENTAIRES DE « CHARMES »,
de Paul Valéry.
- COMMENTAIRES
DE « LA JEUNE PARQUE »,
de Paul Valéry.
- AVEC BALZAC.
- LA VISITE AU MUSICIEN
EN LISANT DICKENS.

Chez d'autres éditeurs :

RECUEILS DE PROPOS

- CENT UN PROPOS D'ALAIN.
(Cinq séries 1908, 1909, 1911, 1914,
1929.) (Wolf et Lecert, Rouen.
M. Lesage, Paris.) (Epuisé.)
- PROPOS DE LITTÉRATURE.
(84 Propos.) (Ed. Paul Hartmann.)
- MINERVE OU DE LA SAGESSE.
(89 Propos.) (Ed. Paul Hartmann.)
- PROPOS SUR L'ÉDUCATION.
(87 Propos.)
(Presses Universitaires de France.)
- PROPOS SUR LA RELIGION.
(87 Propos.)
(Presses Universitaires de France.)
- PROPOS DE POLITIQUE.
(84 Propos.)
(Presses Universitaires de France.)
- LE CITOYEN CONTRE LES POUVOIRS.
(80 Propos.) (Ed. Kra.) (Epuisé.)

AUTRES OUVRAGES

- STENDHAL.
(Collection des Maîtres de Littérature.)
(Presses Universitaires de France.)
- IDÉES.
(Onze chapitres sur Platon, Note sur
Aristote, Etudes sur Descartes, sur
Hegel, sur A. Comte.) (Ed. Paul
Hartmann.)
- SOUVENIRS DE GUERRE.
(Ed. Paul Hartmann.)
- ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR.
(Ed. Paul Hartmann.)
- ABRÉGÉS POUR LES AVEUGLES.
(Ed. Paul Hartmann.)
- PRÉLIMINAIRES A LA MYTHOLOGIE
(Ed. Paul Hartmann.)

ALAIN

En lisant
DICKENS

nrf

GALLIMARD

Treizième édition

Il a été tiré de cet ouvrage dix-huit exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont : quinze exemplaires numérotés de I à XV et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Il a été tiré en outre mille exemplaires reliés d'après la maquette de Paul Bonet. Ces exemplaires sont numérotés comme suit : neuf cent soixante exemplaires numérotés de 1 à 960 et quarante exemplaires hors commerce numérotés de 1 à XL.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945.

GÉOGRAPHIE HUMAINE

J'ai toujours lu Dickens et relu sans aucune fatigue. J'avais le sentiment de m'instruire de ce qui importe. Depuis que j'ai appris à trouver mes idées dans les romans, j'ai pris bien au sérieux Dickens, qui, dressé, me paraît correspondre par ses étages à la structure humaine. C'est le seul à mes yeux qui, au lieu de me proposer des idées qu'il a inventées, me propose les miennes et les marque de chaos et de création. Je ne puis m'empêcher de le voir Platonicien par ses voyages montants et descendants, par une couleur du purgatoire (*le Magasin d'antiquités*), et par une adhérence remarquable des maisons aux personnages.

Chacun des volumes rouges de chez Hachette me représente un monde que j'ai saisi d'abord et qui pour moi n'a pas changé. Quel monde? Londres comme il est, c'est-à-dire une immense banlieue avec de grandes rues commerçantes, et de petits parcs avec d'agréables maisons, des oiseaux, des fontaines. Je n'ai pas vu Londres,

mais d'après ce qu'on en dit, je crois que je ne l'imagine pas mal. On me disait l'autre jour que personne, même en Angleterre, ne connaît Londres. L'administration en est fort compliquée. Tout repose sur l'usage et la tradition. On y trouve une variété incroyable de Conseils et de Juges qui assurent la vie quotidienne. Pour le reste, chacun est responsable d'une petite chose, et un balayeur balaie de tout son cœur, avec l'approbation de tous. Les médecins ont un rôle dans ce gouvernement éparpillé ; de là ces traits antiques que l'on trouve dans Dickens, comme ce cimetière qui ouvre presque sur la rue (*Bleak-House*). Dans le même roman, on remarquera utilement l'enquête du coroner sur un soupçon de suicide. Qu'y voit-on ? Une salle de café, avec toutes sortes de petits notables convoqués, et qui jugent selon le bon sens. Entendez qu'elles ne devraient point marcher, ces institutions, mais elles marchent ; et si elles manquaient, on en trouverait d'autres derrière, par exemple une association des charcutiers ou bien des drapiers, dont le président serait sommé d'administrer. Il n'y a, dans ce même roman, qu'à bien comprendre l'esprit d'obéissance du doux papetier ou bien la docilité de *Joe*, l'homme qui circule. On aperçoit au voisinage quelque policier assez rude, mais de bonne humeur ; encore un homme qui prend ses responsabilités.

Cet univers mal connu, on le trouve partout dans Dickens ; c'est ainsi que dans l'*Ami com-*

mun, la patronne des Joyeux Portefaix est une sorte de juge fort redoutée des mariniers de la Tamise. La maison a des lois ; ces lois sont appliquées. Cette cellule sociale en nourrit d'autres, et Londres commence à exister. Cette expérience continue remplace la description ; elle ne dit point ce qui est, mais ce qui se fait. Telle est l'impression que j'eus d'abord en lisant Dickens, et je n'ai pas eu l'occasion de la changer. Je travaille donc dans une expérience aussi naturelle que possible. Ces relations fondent l'existence des choses, qui se communique aux personnes. On trouvera l'illustration de cette remarque dans *La Petite Dorrit*. La Maison Clennam, toute croulante qu'elle est, existe fortement ; elle soutient la dame Clennam qui est comme un spectre et aussi la bonne qui a des visions. Encore mieux le chef réel, le domestique mâle au col tordu, Jérémie Flintwinch, qu'un jour j'ai imaginé creusant un escalier en spirale selon sa propre forme. Dickens est plein de ces harmonies de l'imagination.

Partout où Dickens évoque un personnage, il fonde pour toujours une cellule de Londres qui ne cesse de se multiplier à mesure qu'on découvre des habitants ; l'impression de nature est alors si forte qu'on ne peut refuser ces êtres ; il faut les suivre, ce qui est mieux que de pardonner. L'atmosphère Dickens, qui ne ressemble à aucune autre, vient de cette sécrétion de l'habitation par l'habitant. Pensez à *Bleak-House* et à cet écri-

vain qui signe Nemo ; il a laissé dans sa chambre une petite odeur d'opium. Le vieux Juif qui, en bas, meurt de combustion spontanée laisse une odeur bien plus gênante. Ces centres naturels, dans ce roman, n'ont pas moins de réalité que le parc de Chesney-Wold. Pourquoi ? On dirait que cette réalité ne dépend point de Dickens. Partout où s'installe un de ses bonshommes, aussitôt l'éternité d'une ville apparaît. Cela est platonicien en un sens, car c'est dire que le domicile est suspendu au cou de l'homme comme une punition ; par exemple la banlieue éternelle (*Les Grandes Espérances*), en cette demeure entourée d'eau où vit un homme de loi subalterne employé chez Jaggers. La loi de la banlieue éternelle, c'est que le propriétaire crée les parties de sa maison à mesure qu'il en a besoin, d'où résulte un certain bonheur qui est très senti et une sorte d'odeur de l'existence. Partant de ce centre, on aperçoit que Dickens a tracé la banlieue de Londres jusqu'à en marquer même les quartiers urbains. Ses tas de débris et ses traces d'industries sont parmi les descriptions géographiques les plus parfaites. L'union de l'homme et de sa coquille, tel est le personnage de Dickens, réellement mollusque en cela. Cette population a résolu de vivre sur la ville et de conquérir le lieu par une génération spontanée.

Bien expressément, j'entre dans Dickens comme dans une géographie ; je l'explore comme une réalité. Ce n'est pas que je méconnaisse les trou-

vailles et les richesses psychologiques ; toutefois je crois que ces découvertes de l'homme, qui sont en Dickens innombrables et neuves, résultent plutôt d'une création que d'une réflexion ; l'animal humain naît tout d'un coup ; il se développe selon sa loi. Par exemple Chuzzlewit, Jonas et le crime même de Jonas sont des réalités inséparables de la sinistre petite chambre et du terrible petit bois. Les calculs de Jonas, ses résolutions, cela ne compte guère ; c'est un fait, tout de suite, que Jonas va tuer le financier Montague, je dirais presque que c'est tout de suite un fait qu'il l'a tué, de la même manière que la déplorable condition de Mercy, dès qu'elle épouse Jonas, se présente toute sous le regard ; c'est pourquoi le tragique de Dickens n'est comparable à rien. On découvre l'homme, on s'aperçoit qu'on ne le connaissait pas, et l'action marche selon ces données nouvelles. On n'est pas alors intéressé par des problèmes, bien plutôt on est hanté par des personnages continuellement présents, loin ou près, et dont on sait très bien ce qu'on peut attendre d'eux. L'exemple le plus fort de cette géographie humaine se trouve dans *Barnabé Rudge*, ce récit d'une émeute qui faillit faire révolution. Cette émeute est connue par le bruit des pas, par les cris ; quant à l'homme, les quelques monstres qui sont tordus par le créateur, Dennis, Barnabé, Hugh, se détendent comme des ressorts et rendent très bien compte du mouvement de foule, qui est un des plus beaux de toute la littérature.

L'homme est ainsi ; ce n'est pas quand on vient de l'apprendre qu'on va l'oublier ; telle est la torsion imprimée au lecteur de Dickens ; brutale elle est, sans précaution. Aussi n'y a-t-il point de lieux communs dans ces tableaux. Jamais une certaine conception de l'homme, soit calculateur, soit généreux, n'y est invoquée. La psychologie n'y est pas ressort, elle y est entièrement effet. Autant que je sais où je vais, cette conclusion reviendra comme un refrain. Ces romans seront des poèmes, qui lanceront leurs créations dans le récit, ce qui portera le récit à un degré prodigieux de vitesse et d'efficacité ; la moindre esquisse s'y tordra comme une corde au feu. Qu'un personnage soit secondaire, c'est impossible ; toujours, prévu ou non, il produira l'effet le plus pathétique ; au reste, dans presque tous les grands romans de Dickens, *Nickleby*, *l'Ami commun*, *Bleak-House*, les *Grandes Espérances*, il y a des personnages fantômes, pleins de consistance, et même violents par l'irruption et l'action sur le lecteur. Je veux citer la gouvernante du Jagers des *Espérances*, qui nous jette une tragédie en une page. La manière de dire répond à ce qui est dit ; ce sont des touches non préparées ; par exemple, Jagers observe avec attention les poignets de cette femme, savoir s'ils sont assez forts. Pour quoi ? On ne le dit pas ; mais il ne peut y avoir de crime plus explicite. Rien n'est dit, principalement dans cet admirable roman, les *Grandes Espérances*, où tout est mystère.

Mais plutôt il ne s'agit point d'un récit, mais toujours d'un conte, je voudrais dire d'un mythe (cette fiancée toute moisie de son abandon, les gâteaux moisis, etc.) où soudainement est représentée une vérité de la passion qui rompt nos habitudes. Jamais la rage féminine n'alla jusqu'à ce point de dresser une jeune fiancée à rendre les hommes malheureux. Ici se montre une thèse féminine qui est unique dans les lettres.

Ici encore la forme de la revendication est bien dépassée. Simplement la position féminine est posée ici comme elle l'est plus de vingt fois (Betsy Trotwood dans *Copperfield*, *Dora*, etc.). Le mariage annulé dans *l'Ami commun*, le mariage Mercy-Jonas dans *Chuzzlewit*, ce sont des impossibilités. J'y joindrai le ménage Dombey, mais il me faudra des préparations. Par ces preuves de fait, se trouvent appuyées les clameurs plus qu'étrangères que font retentir Tattycoram, Rosa Dartle, et tant d'autres, sans compter la plainte muette d'Emily. Tout cela exprime une même situation qui se plaint, si l'on peut dire, à la manière des moribonds. Ainsi m'apparaissait le tissu Dickens, et par ce chemin, je m'explique le succès, un profond changement dans le public et un génie tellement neuf dans le roman que les très sages psychologues sont comme couchés par une tempête. On conclura peut-être comme je le fais qu'il n'y a qu'un romancier au monde, et que c'est Dickens, ou bien pour parler autrement, qu'il n'y a qu'une Angleterre, qui est celle de

Dickens ; nous sommes jetés en pleine sociologie, mais il faut que je me garde de tout dire à la fois.

Voici, il me semble, les éléments que j'annoncerai d'un roman de Dickens que l'on viendrait à découvrir. Une intrigue bourgeoise avec mariages en train, fortune dérobée, etc., et de vieilles maisons pleines de mystère et de pendus. Un supplice d'enfants par le génie maudit de quelques pédants armés d'une canne. Un certain nombre de bienfaiteurs du modèle Cheeryble qui sont comme la providence de l'aventure. Un ou deux monstres un peu boiteux, faisant craquer leurs doigts, du genre de Quilp dans le *Magasin d'antiquités*, qui sont de vilains sorciers qui règnent sur les timides et dont la peinture a quelque chose d'énorme et d'inhumain. Ce sont pourtant des traits humains, les grimaces de Quilp qui gouvernent son petit monde ; car qu'est-ce qu'un mouvement du visage, si ce n'est une grimace terrible et impénétrable ? Ici joue l'esprit créateur, et la création lance de tous côtés des éclairs qui font vivre les autres intrigues. Il y a un Jonas dans *Chuzzlewit* qui appartient à cette ménagerie : c'est l'homme qui se venge sur sa femme de s'être marié par les contraintes ordinaires ; ici encore les traits sont pris tout vifs dans ce genre de mariage ; et ces couples-là sont alors pénétrés impitoyablement. C'est qu'en effet il y a une vérité du mariage qui est absolument celle-là. Ces peintures sont d'un sombre effrayant, mais juste.

On remarquera l'opposition entre ces affreux ménages, et les charmants ménages comme ceux de *Nickleby*. Il y a une étude dans l'*Ami commun* d'un mariage d'intérêt qui se fait chez Veneering et qui est plus fort en acide, plus douloureux, plus instructif que tous les autres. C'est le ménage Lamble que l'on voit sur une plage, où tous deux font l'inventaire pendant que la femme perce des trous dans le sable. Cela inspire grande pitié; car ils sont dupes tous les deux. Ils font partie du Mensonge Veneering, analyse qui va fort loin. J'ajoute encore un élément que je nomme le Mélodrame. C'est quelque adultère que l'on devine (telle l'aventure de lady Dedlock dans *Bleak-House*). Ici on trouve de la passion rongearde, mais par allusion. Un homme beau et poète dans un grenier qui occupe les pensées d'une comtesse. Ces récits d'adultères sont bien anglais, et nullement affaiblis; la passion y est physique à faire peur. Je compte dans ces récits l'adultère de la femme du bon maître de pension dans *Copperfield*, le Docteur Strong. Ces drames se passent dans des salons bien ornés, et par l'absence des intéressés. (Voir les rubans de *Mrs Strong*.) Rien n'est plus beau.

Il y a, dans le roman que je suppose, nécessairement un homme de loi, comme celui des *Grandes Espérances*, qui sait tout et ne dit rien, il s'appelle Tulkinghorn dans *Bleak-House*.

Tels sont les éléments pensés de tous ces drames. En tous, il y a d'abord l'atmosphère, soit qu'elle se charge peu à peu comme un orage, soit qu'elle paraisse d'abord comme dans le marais des *Grandes Espérances* qui, en effet, enlève toute espérance et nous avertit que toutes les suppositions agréables sont fausses.

Qu'on se le dise bien ! d'où par une contradiction, un intérêt passionnant. C'est dans l'atmosphère que naissent les villes et les maisons dont l'écrivain a besoin ; elles en gardent une odeur et une poussière qui semblent s'élever du livre au nez du lecteur. C'est un aspect de la magie de Dickens. Les maisons et les gens sont comme pétris d'une matière propre au roman, et qui colle aux doigts. Ici s'élèvent, dans la mémoire, des brouillards, des boues de Tamise, des vols de petits papiers qui font une neige de ville, des fumées qui dessinent la ville. Le pouvoir de décrire par ces moyens, et longuement, et par répétitions, dépasse ce que l'on peut attendre du langage écrit et s'explique seulement par ceci que ce barbouillage élève et répand du tragique, des passions, des secrets et des embuscades qui, aussitôt, rassemblent des êtres dangereux et redoutés. Dans l'*Ami commun*, le brouillard de la Tamise ne cesse jamais de nous poursuivre.

Il y aurait certainement aussi dans ce roman supposé, des personnages épisodiques, un cocher qui parle à ses chevaux, un cireur de bottes, un maître d'hôtel, qui apparaît soudain et nous est

aussitôt familier; et enfin des personnages singuliers qui dérobent l'intérêt sans qu'on y ait pensé, comme la manucure de Copperfield ou bien la petite habilleuse de poupées, et l'ami de l'habilleuse, le majestueux Juif à grand manteau dans *l'Ami commun*. Ici encore l'hyperbole se montre, comme lorsque ces deux derniers personnages reçoivent sur le toit, et disent : « Venez avec nous, soyez comme nous, soyez morts ! » On frémit devant ces romans supplémentaires où il ne se passe rien, qu'un grand poème qui revient comme un refrain (comme le bœuf et le chou vert de M. Swiveller). Bref, je dirais que Dickens quelquefois s'ennuie, et bâtit à la hâte des images qui sont comme des jouets à amuser le lecteur. (Le chaudron de John Willet dans *Barnabé Rudge*.)

Avec ce dernier roman s'élève un brouillard qui m'occupe et se peuple aussitôt. C'est le brouillard de l'émeute, si remarquable dans les *Deux Villes* (Paris et Londres en 1793). Ici l'art est grand et de portée; c'est la société même qui s'écroule par son essence et sans s'occuper des petites intrigues. En ce sens, c'est *Barnabé Rudge* qui est le grand roman. Car c'est l'histoire d'une révolution (à Londres en 1781) sans causes et sans prétextes. « Point de papisme ! ». Sans héros, car le chef, Lord Gordon, est un rêveur à peu près fou, et Hugh, le cavalier harnaché de chaînes, se moque bien de la doctrine. Il est clair que ces autres fumées et rumeurs for-

ment une ville qui se dépose sur la ville et lui donne ses couleurs réelles. Toute entrée dans Londres est une entrée dans l'émeute possible, dans le monde de la force et de l'envie, irrespirable (d'où vient peut-être que les citadins sont si fort occupés).

J'aperçois ainsi le brouillard romanesque dans lequel Dickens a conduit ses inventions. Ce brouillard comprend la ville et la campagne, et la campagne représentée par une auberge, un clocher et un château. La ville sortira d'une cave et d'un atelier de serrurier. A partir de là, l'émeute va partir comme un incendie, et c'est l'émeute qui dessinera la ville; autour des maisons, il y aura un brouillard de cris et un courant de peuple. Le fleuve coupera ce monde en deux, et le grand pont s'allongera au-dessus et dirigera la foule. Ainsi sera transfigurée la foule ordinaire, la foule de midi. Tout est prêt pour ce drame le plus puissant de Dickens qui, comme je viens de le dire, est peut-être *Barnabé Rudge*. L'auteur y mettra une campagne, car Barnabé et sa mère prendront la route (tous les héros de Dickens prennent la route), et alors un monde sera cousu : les vieilles chambres du Maypole recevront les hôtes qui y conviennent, c'est-à-dire un lord un peu fou qui va faire la révolution, et son écuyer, terrible homme de main. Le serrurier viendra visiter ses amis du Maypole et un jeune amour brillera un peu à travers les branches. Mais les passions plus puissantes vont se développer selon



ŒUVRES D'ALAIN

Entretiens au Bord de la Mer
Souvenirs concernant Jules Lagneau

Propos I et II

Mars ou la guerre jugée

Convulsions de la Force

Échec de la Force

La Visite au Musicien

Les Idées et les Ages

Propos sur le Bonheur

Les Dieux

Éléments d'une doctrine radicale

Propos d'économique

Sentiments, Passions et Signes

Histoire de mes Pensées

Avec Balzac

Les Saisons de l'Esprit

Esquisses de l'Homme

Préliminaires à l'Esthétique

Éléments de Philosophie

Vigiles de l'Esprit

Vingt Leçons sur les Beaux-Arts

Système des Beaux-Arts

En lisant Dickens